

Claire CRIGNON et David LEFEBVRE (dir.), *Médecins et philosophes. Une histoire*, CNRS Éditions, Paris, 2019, 509 pages.

Comment concilier le « progrès médical » avec la reconnaissance d'un statut précaire des vérités médicales et la nécessité d'un travail refondant sans cesse les certitudes acquises ? C'est à cette question, énoncée avec une belle lucidité par Anne-Marie Moulin dans l'épilogue (p. 425) que tentent de répondre les quinze études réunies dans ce beau livre, issues pour la plupart d'un colloque organisé à Clermont-Ferrand en 2015 par le laboratoire « Philosophies et rationalités ». Le défi était de taille : retracer l'histoire des liens entre ces deux disciplines, plus exactement, ces deux modes d'interrogation et d'appréhension du corps, de la personne, des maladies, de la vie et de la mort, à travers des moments ou des personnalités phares, philosophes et/ou philosophes-médecins, de Platon à Karl Jaspers. Un avant-propos rédigé par Claire Crignon et David Lefèbvre pose les limites historiques et épistémologiques retenues pour l'ensemble des communications et aborde les problématiques qui seront traitées ; la première interroge le statut de la médecine par rapport à la philosophie au cours des siècles, la seconde, de nature méthodologique, porte sur les échanges, parfois conflictuels, entre ces deux disciplines. Le fil directeur est en fait une réflexion épistémologique sur ce qu'est la médecine : a-t-elle un statut scientifique *sui generis* ou doit-elle être guidée par la philosophie, voire lui être subordonnée ?

La question est posée dès l'antiquité. On connaît généralement les opinions de Platon sur la médecine par le *Timée*, mais l'analyse brillante de Thomas Auffret montre comment Platon a élaboré trois niveaux d'explication médicale (théorèmes médicaux fondamentaux, médecine qualitative et pratique médicale stochastique) à partir de trois algorithmes d'approximation des nombres irrationnels utilisés pour mesurer le degré de certitude dans le *Philebe* et de leur liaison avec les trois définitions de la science au seuil du *Théétète*. La reconnaissance de la part « conjecturale » de la médecine, qui l'exclut des sciences mesurables, exactes, est précisément le point sur lequel les philosophes vont se focaliser. Ainsi, David Lefèbvre relève la difficulté d'identifier la nature de certains textes du corpus aristotélicien, médicaux ou philosophiques, qui seront au centre des débats et des divergences d'interprétations à la Renaissance (Roberto Lo Presti). Une des opinions les plus répandues consiste à subordonner la médecine à la philosophie naturelle en matière de logique et de méthode démonstrative, et donc à poser, si possible, des limites au savoir médical. Plusieurs communications traitent de cette question chez Galien (Véronique Boudon-Millot), chez ses successeurs et interprètes, tels al-Rāzī (Pauline Koetschet) ou encore Averroès, ce dernier concevant la médecine comme un art essentiellement stochastique ou art de la probabilité, n'atteignant pas toujours son but (Joël Chandelier), même si le savoir du médecin est réel et fonde sa pratique. L'âge classique voit apparaître les déclarations du statut spécifique de la médecine et du diagnostic en tant qu'art conjectural et non science (Adelino Cardoso), les réflexions sur la notion de diversité, en médecine comme en philosophie et en religion, avec les ouvrages de Locke (Claire Crignon), la naissance et le développement de l'anthropologie, avec la définition des domaines respectifs du médecin, du philosophe et du moraliste établie par Kant que l'on découvre ici de manière étonnante sous les traits d'un penseur de la médecine préoccupé de diététique (Stefanie Buchenau). Cabanis, médecin-philosophe, étudie les modalités du transport de la philosophie dans la médecine sur le plan épistémologique, transport qui est essentiellement celui d'une méthode. Celle-ci permet au médecin qui observe des cas singuliers d'accéder à une connaissance scientifique ; en retour, la philosophie tire un enseignement de l'observation médicale d'états pathologiques (Marie Gaille). Stéphanie Dupouy et Thibaud Trochu poursuivent l'enquête au XIX<sup>e</sup> siècle où l'on voit des « normaliens-philosophes de la République », soucieux du bien-être de l'individu, intéressés par les maladies mentales, devenir médecins, indépendamment des aliénistes ; ils pratiquent la psychologie dans la lignée de Théodule Ribot et interviennent dans la formation de toute une lignée de jeunes philosophes,

parmi lesquels Aron et Sartre par exemple. Barthélémy Durrive éclaire, textes à l'appui, la définition de la technique comme point de rencontre entre philosophie et médecine chez Georges Canguilhem. Enfin, dans le domaine de la psychopathologie, le nom de Jaspers, philosophe et psychiatre, reste indissociable du diagnostic psychiatrique, en dépit des nombreux malentendus que sa phénoménologie a suscités (Elisabetta Basso).

L'originalité du livre est donc bien le choix de l'angle historique qui permet l'étude des relations entre la médecine et la philosophie, généralement présentées comme séparées depuis Hippocrate, sous un jour nouveau. L'éthique est moins concernée que les méthodes et les concepts échangés au fil de l'histoire, constituant ainsi une véritable histoire philosophique de la médecine. C'est ce qui fait l'intérêt du livre, sa difficulté aussi, car l'histoire chronologique est quelquefois discontinue, obligeant le lecteur à replacer une personnalité dans le réseau de penseurs contemporains pour constater sa singularité, ou s'en étonner. Il pourra donc utilement compléter sa lecture par l'anthologie de textes regroupés sous le titre *Médecine et philosophie de la nature humaine de l'âge classique aux Lumières*, parue aux Classiques Garnier en 2014, dirigée par Raphaëlle Andrault, Stefanie Buchenau, Claire Crignon et Anne-Lise Rey, où figuraient déjà les noms de la plupart des contributeurs que l'on retrouve dans *Médecins et philosophes*<sup>1</sup>. C'est aussi l'occasion de rappeler le projet initial ANR Jeune Chercheur PHILOMED, lancé en 2009 par Stefanie Buchenau, Anna-Lise Rey et Claire Crignon, en collaboration avec la BIU Santé et la coopération active de Stéphanie Charreaux. Ce projet qui entendait mesurer l'impact des découvertes médicales du point de vue de l'émergence de l'anthropologie philosophique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, a donné lieu à la numérisation d'une soixantaine d'ouvrages d'histoire de la médecine dans la collection Medic@, présentés par les membres de l'équipe PHILOMED, accessibles à tous les historiens de la médecine, ainsi qu'à plusieurs ouvrages récents, consacrés à l'histoire philosophique de la médecine. Un très beau texte d'Anne-Marie Moulin est donné en guise d'épilogue. En une vingtaine de pages, l'auteur retrace son double cursus de philosophe et de médecin, sa pratique médicale et les réflexions philosophiques qu'elle ne cesse de nourrir, ce qu'elle appelle « l'exercice philosophique de la médecine ». Les thèmes abordés jusqu'ici dans une perspective chronologique se retrouvent dans cet exercice d'écriture très personnel où l'auteur réévalue des certitudes qu'elle pensait avoir au début de sa carrière : valeur de la diversité, vérité médicale, vérité du corps...

Ces pages constituent une autobiographie scientifique exceptionnelle (p. 411-430) commentées ici par Danielle Gourevitch. par son titre (« Philosophie et médecine, l'impossible choix ») Anne-Marie Moulin annonce clairement « l'impossible choix » qui s'offre à elle dès le début de ses études supérieures où elle n'a pas d'autre... choix que de mener conjointement des études de médecine et de philosophie, à l'école normale supérieure de jeunes filles dite de Sèvres et à la faculté de médecine de Paris, pour « éviter une approche purement conceptuelle du monde », sensible aux « attraits d'un métier divin », citant un médecin de campagne, apportant du sérum antidiphthérique et proclamant : « oui je suis un voleur, je viens voler la mort ». L'histoire des sciences, dit Anne-Marie Moulin, « a été la meilleure façon d'aborder la médecine de façon philosophique » ; elle refuse de « boire l'eau du Léthé » et, collectionneuse, est sensible aussi aux charmes des objets médicaux. Elle conclut : « pour moi l'exercice philosophique de la médecine est marqué par l'obsession personnelle de l'incertitude et la signification de l'erreur », mais aussi « un métier qui marque une sortie de soi-même », par le dialogue et par « l'attention à l'individu dans sa diversité ». Des pages exemplaires et très attachantes.

Jacqueline Vons et Danielle Gourevitch

---

<sup>1</sup> Une recension de l'ouvrage a été publiée dans *Hist Sci Med.* 2016, 50: 371-373.